

Corpus préparatoire au débat (version réduite)

Document 1 : John Orr, « Les anglicismes du vocabulaire sportif de la langue française », 1935, dans la revue *Le Français Moderne*, n°3, pp. 293-311

C'est l'emprunt intégral, de forme et de fonds, qui éveille, en général, l'animosité de ceux qui se posent en défenseurs de la pureté du langage national. A tort, croyons-nous. Les emprunts de ce genre ne font guère qu'augmenter le lexique des langues spéciales et ne portent guère atteinte à l'économie générale de la langue commune. Il est certain que des termes techniques peuvent se généraliser, par la métaphore, par exemple, [...] et devenir ainsi de la monnaie courante du langage. Mais, au fond, il importe peu pour la langue que le joueur de tennis parle de *lobs*, de *drives* et de *smashes*, que le boxeur distingue le *swing* de l'*uppercut* ou le joueur de *football*, le *dribble* du *shot*...

Document 2 : Extrait de la tribune publiée à l'initiative du collectif « Les linguistes atterrés », dans *Le Monde*, numéro du 15 octobre 2023

Sommes-nous forcés d'écrire à la plume, de lire à la bougie ? Et pourtant, partout, on nous impose de lire et d'écrire avec une orthographe de 1878, oui, 1878. Alors que l'orthographe rectifiée de 1990 figure dans tous les dictionnaires, dont celui de l'Académie française. C'est pourquoi, nous, francophones de différents pays, demandons à nos institutions, mais aussi aux médias, aux maisons d'édition, aux entreprises du numérique, de nous offrir des textes, des messages, en nouvelle orthographe, et d'aller plus loin dans cette voie.

Réformer l'orthographe ne veut pas dire réformer la langue. On peut être bon en français, par la richesse de son vocabulaire, sa créativité et son argumentation, et mauvais en orthographe. Et c'est de plus en plus le cas aujourd'hui. Les enquêtes PISA et PIRLS (Programme international pour le suivi des acquis des élèves et Programme international de recherche en lecture scolaire) indiquent que les pays francophones consacrent plus d'heures à l'enseignement de la langue maternelle que les autres pour des résultats plus faibles, et que les élèves français s'abstiennent plus souvent de répondre, probablement par peur de la faute. L'opacité de notre orthographe en est en partie responsable. Et le temps passé à enseigner ses bizarreries et incohérences l'est au détriment de l'écriture créative et de la compréhension.

Document 3 : Extrait de la tribune de Rémi Soulé, docteur en sciences du langage à Sorbonne Université et fondateur de l'association Néolectes, publiée dans *Le Monde*, numéro du 12 mars 2025 : « Nos enfants disent wesh ? Remercions-les ! »

Laisser les jeunes parler est également un enjeu démocratique. Ils ne sont pas égaux face au langage scolaire : s'ils sont issus d'une famille favorisée, à la culture scolairement valorisée, alors ils sauront manipuler tout l'éventail des usages possibles, ils sauront quoi dire et ne pas dire face à un enseignant. S'ils viennent au contraire d'une famille défavorisée à la culture délégitimée, ils partiront de loin. Le manque de mixité entre collègues et même, maintenant, entre classes, nourrit ces inégalités.

Les mots à la mode viennent en revanche les contrer. Encourager leurs façons de parler est donc le meilleur moyen de leur donner confiance et de valoriser des compétences qu'ils peuvent tous avoir. Montrons-leur

que, du vocabulaire, ils en ont. Pourquoi nous priver de réduire un peu les inégalités entre les jeunes, sinon par élitisme et par mépris ? Laisser les jeunes parler est important, enfin, pour la langue elle-même.

Remettons-nous enfin en question à ce sujet. Nos réactions aux évolutions de la langue sont irrationnelles et malsaines. L'Académie française publie un dictionnaire d'une rare indigence ? Le président de la République le célèbre. Certains sont réfractaires au changement linguistique qui est l'essence de toute langue vivante ? On les appelle puristes. On propose une timide réforme des accents circonflexes et des traits d'union devenus désuets ? Trente-cinq ans après, elle n'est toujours pas appliquée. L'usage d'un signe de ponctuation comme le point médian se développe ? Certains élus voudraient le sanctionner pénalement. Peut-être est-il temps d'en finir avec ces paniques morales d'un autre siècle et de laisser aux jeunes la place qu'ils méritent. Remercions-les plutôt : ils font de notre langue une langue vivante.

Document 4 : Sénèque, *Lettres à Lucilius*, 54, traduction de M. Charpentier et M. Lemaistre, Collection Panckoucke, t. I, Paris, Garnier, 1860

Au I^{er} siècle, Sénèque parle, dans cette lettre, de son asthme (ἄσθμα en grec).

Longum mihi commeatum dederat mala uoletudo ; repente me inuasit. « Quo genere ? inquis. - Prorsus merito interrogas : adeo nullum mihi ignotum est. Uni tamen morbo quasi assignatus sum, quem quare Graeco nomine appellem nescio ; satis enim apte dici suspirium potest. »	Mon mal m'avait laissé une longue trêve ; tout à coup il m'a repris. « Lequel ? me direz-vous. – Vous avez bien raison de me le demander, car il en est à peine un qui me soit inconnu. Il est cependant une maladie à laquelle je suis comme voué ; je ne vois pas pourquoi je l'indiquerais par son nom grec, car notre mot « <i>suspirium</i> » la désigne suffisamment. »
---	--

Document 5 : Claude Hagège, *Halte à la mort des langues*, Paris, Odile Jacob, « Hors collection », (2000), extrait de l'introduction (pp. 9 à 12).

A-t-on pris garde à un phénomène effrayant ? Sait-on, oui, sait-on seulement, qu'en moyenne, il meurt environ 25 langues chaque année ? Il existe aujourd'hui, dans le monde, quelque 5 000 langues vivantes. Ainsi, dans cent ans, si rien ne change, la moitié de ces langues seront mortes. À la fin du XXI^e siècle, il devrait donc en rester 2 500. Sans doute en restera-t-il beaucoup moins encore, si l'on tient compte d'une accélération, fort possible, du rythme de disparition.

Ce cataclysme déroule ses effets imperturbablement, et cela, semble-t-il, dans l'indifférence générale. Est-ce une vanité, ou encore une pure présomption, que de vouloir alerter les esprits ? Il m'a semblé que non. C'est pourquoi j'ai entrepris d'écrire ce livre, avec l'espoir, ingénu sans doute, d'apporter une contribution, si modeste soit-elle, à la prise de conscience d'une nécessité : faire tout ce qui est possible pour empêcher que les cultures humaines ne sombrent dans l'oubli. Or une des manifestations les plus hautes, en même temps que les plus banalement quotidiennes, de ces cultures, ce sont les langues des hommes. Les langues,

c'est-à-dire, tout simplement, ce que les hommes ont de plus humain. Que préserve-t-on donc, en les défendant ? – Notre espèce, telle qu'en elle-même enfin ses langues l'ont changée.

Document 6 : Quintilien, *Art oratoire*, I, 7, in *Oeuvres complètes avec la traduction en français* publiées sous la direction de Paul Nisard, 1842.

...quod Graeci "orthografian" uocant, nos recte scribendi scientiam nominemus. Cuius ars non in hoc posita est, ut nouerimus, quibus quaeque syllaba litteris constet (nam id quidem infra grammatici officium est), sed totam, ut mea fert opinio, suptilitatem in dubiis habet. [...] Verum orthographia quoque consuetudini seruit ideoque saepe mutata est : ut a Latinis ueteribus d plurimis in uerbis ultimam adiectam, quod manifestum est etiam ex columna rostrata, quae est Duilio in foro posita, interim g quoque, ut in puluinari Solis, qui colitur juxta aedem Quirini, « vesperug », quod « uesperuginem » accipimus. Ego, nisi quod consuetudo optinuerit, sic scribendum quidque iudico, quomodo sonat. Hic enim est usus litterarum, ut custodiant uoces et uelut depositum reddant legentibus. Itaque id exprimere debent, quod dicturi sumus.	...ce que les grecs appellent ὀρθογραφία, nous l'appelons l'art d'écrire correctement : art qui ne consiste pas à connaître de quelles lettres se compose chaque syllabe (ce qui serait même au-dessous de la profession du grammairien), mais qui, selon moi, consiste uniquement à éclaircir l'ambiguïté des mots. [...] Au reste, l'orthographe est aussi soumise à l'usage, et c'est pour cela qu'elle a souvent changé. [...] ne savons-nous pas que les anciens Latins terminaient plusieurs mots par un <i>d</i>, comme on le voit encore sur la colonne rostrale élevée à Duillius dans le forum. Ils en terminaient d'autres par un <i>g</i>, comme nous le voyons aussi sur l'autel du Soleil, près le temple de Quirinus, où on lit <i>uesperug</i> pour <i>uesperugo</i>. [...] Pour moi, j'estime qu'à moins que l'usage n'en ait autrement ordonné, tous les mots doivent s'écrire comme ils se prononcent. Car les lettres servent à conserver les paroles, et à les rendre comme un dépôt au lecteur. Elles doivent donc exprimer ce que nous dirions.
--	---

Document 7 : Claude Favre de Vaugelas, *Remarques sur la langue française, utiles à ceux qui veulent bien parler et bien écrire*, 1647, Paris, édition L. Cerf, 1880

Mon dessein n'est pas de réformer notre langue, ni d'abolir des mots, ni d'en faire, mais seulement de montrer le bon usage de ceux qui sont faits, et s'il est douteux ou inconnu, de l'éclaircir, et de le faire connaître. [...]. Pour le mieux faire entendre, il est nécessaire d'expliquer ce que c'est que cet *Usage*, dont on parle tant, et que tout le monde appelle le Roi, ou le Tyran, l'arbitre, ou le maître des langues. [...]. Il y a sans doute deux sortes d' *Usages*, un *bon* et un *mauvais*. Le mauvais se forme du plus grand nombre de personnes, qui

presque en toutes choses n'est pas le meilleur, et le bon au contraire est composé non pas de la pluralité, mais de l'élite des voix, et c'est véritablement celui que l'on le Maître des langues, celui qu'il faut suivre pour bien parler, et pour bien écrire en toutes sortes de styles, si vous en exceptez le satyrique, le comique, en sa propre et ancienne signification, et le burlesque, qui sont d'aussi peu d'étendue que peu de gens s'y adonnent. Voici donc comme on définit le bon Usage.

Document 8 : Suétone, *Vie de Tibère*, § 71, texte latin fourni par The Latin Library, traduction française empruntée à M. Nisard, Paris, 1855 et M. Cabaret-Dupaty, Paris, 1893, remaniée par les équipes de la BCS-TRA.

Sermone Graeco quamquam alioqui promptus et facilis, non tamen usque quaque usus est abstinuitque maxime in senatu; adeo quidem, ut « monopolium » nominaturus ueniam prius postularet, quod sibi uerbo peregrino utendum esset. Atque etiam cum in quodam decreto patrum « emblema » recitaretur, commutandam censuit uocem et pro peregrina nostratem requirendam aut, si non reperiretur, uel pluribus et per ambitum uerborum rem enuntiandam. Militem quoque Graece testimonium interrogatum nisi Latine respondere uetuit.	La langue grecque lui était familière, mais il ne la parlait pas indistinctement en tous lieux. Il s'en abstenait surtout avec tant de scrupule dans le sénat, qu'avant de prononcer le mot « monopole », il commença par s'excuser de ce qu'il était obligé de recourir à ce terme étranger. Un jour aussi, ayant entendu dans un décret du sénat le mot « emblema », il fut d'avis qu'on changeât ce mot barbare, et qu'on lui substituât une expression latine, ou, si l'on n'en trouvait pas, qu'on se servît d'une périphrase. Il força un soldat, auquel on demandait son témoignage en grec, de répondre en latin.
---	--

Document 9 : Quintilien, *Art oratoire*, I, 6, in *Oeuvres complètes avec la traduction en français* publiées sous la direction de Paul Nisard, 1842.

Itaque non ratione nititur, sed exemplo, nec lex est loquendi, sed obseruatio, ut ipsam analogiam nulla res alia fecerit quam consuetudo. Inhaerent tamen ei quidam molestissima diligentiae peruersitate, ut « audaciter » potius dicant quam « audacter », licet omnes oratores aliud sequantur, et « emicauit », non « emicuit », et « conire », non « coire » [...] nesciebamus enim ac non consuetudini et decori seruiebamus, sicut in plurimis, quae M. Tullius in <i>Oratore</i> diuine ut omnia exequitur.	Ce n'est donc pas sur la raison que se fonde l'analogie, mais sur l'exemple ; elle n'est donc pas la loi du langage, mais le résultat de l'observation ; de sorte que l'analogie n'a d'autre origine que l'usage. Il se rencontre pourtant des gens qui, par un travers insupportable et sous prétexte de rester fidèles à l'analogie, s'obstinent à dire <i>audaciter</i> au lieu d'<i>audacter</i>, quoique tous les orateurs emploient ce dernier ; <i>emicauit</i> au lieu de <i>emicuit</i>, <i>conire</i> au lieu de <i>coire</i>. [...] Nous ne nous en doutions pas, en effet et c'était sans le savoir que nous nous conformions à l'usage et à la convenance, en cela comme en bien d'autres façons de parler que Cicéron a discutées divinement, comme tout le reste, dans l'<i>Orateur</i>.
--	--

Document 10 : Alain Borer, « *Speak white* », *Pourquoi renoncer au bonheur de parler français ?*, Tracts, Grand format, Gallimard, 29 avril 2021

« La-langue-évolue » est un des pires poncifs de l'histoire de la bêtise. La langue évolue, le cancer aussi. Ce qui est vrai, c'est que la langue est un organisme vivant, donc elle meurt. « Une langue ne se fixe pas », affirmait Victor Hugo dans la préface de *Cromwell* en 1827 ; c'est même pour cela qu'elle peut disparaître. « Vingt-cinq langues meurent chaque année, faute d'avoir été parlées¹ » : la langue *française* s'est retirée plusieurs fois déjà, de l'Asie du sud-est, des États-Unis avec le *paw paw French* du Missouri, elle fut étouffée chez les Cajuns de Louisiane, chez les Amérindiens Houmas ; jadis tuée et aujourd'hui *tue* en Acadie, elle est menacée ou en recul dans toutes les régions du monde. En France la langue n'*évolue* plus, elle *involue* – s'achève en *chiac* : qu'est-ce à dire ?

Document 11 : Jean-Pons-Guillaume Viennet, de l'Académie française, *Épître à Boileau sur les mots nouveaux* (extrait), lue en séance publique de l'Institut, 1855. Source : <https://www.academie-francaise.fr/neologismes-et-anglicismes-en-1855>

Dans cette lettre fictive, adressée à l'écrivain français du XVII^e siècle, Nicolas Boileau, auteur d'un Art poétique qui réglemente les usages de la langue française en poésie, l'académicien Viennet s'efforce de défendre la langue française contre l'influence grandissante de la langue anglaise.

« On n'entend que des mots à déchirer le fer,
Le *railway*, le *tunnel*, le *ballast*, le *tender*,
Express, *trucks*, *wagons* ; une bouche française
Semble broyer du verre ou mâcher de la braise. [...]
Certes de nos voisins l'alliance m'enchanté,
Mais leur langue, à vrai dire, est trop envahissante
Faut-il pour cimenter un merveilleux accord
Changer l'arène en *turf* et le plaisir en *sport*,
Demander à des *clubs* l'aimable causerie,
Flétrir du nom de *grooms* nos valets d'écurie
Traiter nos cavaliers de *gentlemen-riders* ;
Et de Racine un jour parodiant les vers,
Montrer, au lieu de Phèdre, une lionne *anglaise*,
Qui, dans un *handicap* ou dans un *steeple-chase*,
Suit de l'œil un *wagon* de *sportsmen* escorté,
Et fuyant sur le *turf* par le *truck* emporté ? »

¹ *La grammaire est une chanson douce*, Erik Orsenna, Paris, Stock, 2001